

La main

Anne Marie Clemenceau

Anne Marie Clemenceau

La Main

© Anne Marie Clemenceau, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4412-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux que j'aime

J'offre ce livre à tous ceux que j'aime. Je ne possède rien des biens de ce monde, c'est pourquoi j'ai mis les mots les uns à la suite des autres, n'ayant d'autre moyen de vous dire que je vous aime et que l'amour constitue le seul bien pour lequel il vaille la peine de se battre.

Je dédie ce livre à ceux qui sont partis avant moi, aux hommes qui m'ont aimée, à toi mon époux, bien sûr, mais aussi à toi jeune homme dont je n'ai pas compris la qualité de l'amour et qui a choisi de disparaître si jeune. Je voudrais au moins que tu restes au sein de ces souvenirs, pour conjurer l'oubli, pour le pardon, pour que demeure un sentiment si fort qu'il a dû traverser l'espace et le temps.

La campagne
grasse
les oliviers
et les parapets



Prologue

J'avais écrit un livre, il y a une quinzaine d'années, une autobiographie, enfin pas tout à fait, quelque chose d'un peu alambiqué et quand je relis ces pages je suis étonnée de la personne que je découvre. Avec mes yeux d'aujourd'hui je ne trouve rien de remarquable à l'attitude de cette enfant difficile et au récit qu'en fit une femme de cinquante ans.

Montrer les insuffisances de ses parents ne résout pas le problème que posent les siennes. Si je veux être complètement sincère, je pense que cette fille qui entendait parfois son ange était l'image même de l'impuissance face à des circonstances. Sa volonté exacerbée se focalisait sur des choix contestables et n'arrivait jamais à infléchir de façon positive sa relation aux autres, à ses amis, à sa famille. Et pourtant je me trouve aussi face à une étrangère, l'impermanence de tout être vivant fait que je peux regarder cette confession avec une conscience façonnée par des épreuves autrement plus violentes. Ces épreuves, cependant, sont simplement humaines, ce sont celles qui traversent toute vie. Ce recul, ce petit pas de côté, m'engage à reprendre ce texte et à le traiter sans complaisance mais avec affection, celle que l'on porte à tout être qui se bat pour tenter de trouver une place dans les cœurs.

C'est curieux les mots, leur pouvoir étrange sur notre état d'esprit de l'instant, un mot et nous voilà plongés dans une atmosphère. Des odeurs, des images, des gestes précis, notre mémoire joue avec nos sens. L'alambic trône au milieu de la salle des visites de l'usine Fragonard, à Grasse. L'odeur de musc domine, les tomettes rouges, irrégulières, sont fraîches, si fraîches qu'on aurait envie d'enlever ses sandales par temps de canicule. La vue sur le jardin offre une vision de paradis, avec les palmiers qui se balancent, les flamboyants, les bruits d'eau, et derrière, le ciel provençal, de ce bleu qu'on ne trouve que là. Juste avec ce mot, alambic, avec ces tuyaux prenant des chemins tordus, comme la vie, comme nos vies. Et plus loin, après le plaisir des sens, tapis dans l'ombre, masqués par le décor, se profilent les ruptures, les renoncements, les erreurs, les deuils, les secrets. Et voilà, j'ai évoqué Grasse, et je retombe en adolescence et je me sens incertaine, prisonnière de codes que je ne comprends pas, qui ne m'appartiennent pas, que je tente, soit de respecter avec colère et frustration, soit de transgresser, sans bien savoir à quoi je m'expose. Bien loin de la courageuse

Andromaque, je ne sais pas comment refuser tout ça, et je choisis de fermer la boîte à mots, pendant longtemps, très longtemps. Grasse ne s'est rachetée à mes yeux que parce que ma fille y est née et qu'elle a embelli cette petite ville par l'amour et la réconciliation d'une lignée de femmes fortes, douces, profondes.

Je revois une jeunesse sauvage, sculptée par le sud, souple et sportive. J'aimais bien danser et sauter et courir et grimper, ce corps docile me répondait au quart de tour. Ramassée en moi-même, je résistais aux obstacles, à la montagne violente, à la mer odorante et limpide, refroidie par quelque courant parfois quand je plongeais pour inspecter les fonds. Je pouvais en ce temps-là courir plus vite que mon ombre sur les sentiers de Provence, sauter au-dessus des haies puis sans fatigue partir en voyage dans mes livres chéris, Jack London, Saint Exupéry, Colette déjà, Françoise Sagan, Sartre avec son « Huis clos », que je croyais comprendre à quatorze ans.

La vie n'était pas une promesse, elle était, et j'existais, puis je devenais ce que le hasard des jours me faisait rencontrer, je n'étais encore personne, juste une existence sauvage, colère et douceur, sensuelle et tranchante comme la lame de l'épée.

Les petites remarques cinglantes des adolescentes qui partageaient mon quotidien, chez les sœurs, la mesquinerie des filles, me paraissaient à ce moment-là un signe de caractère, je me disais qu'il faudrait que je me mette à dire des méchancetés pour me faire accepter. Mais je me heurtais à une impuissance qui n'était pas de la vertu, juste de la timidité.

C'est en repensant aujourd'hui à cette vie envolée que je me rends compte à quel point le passé est irrémédiablement perdu, l'impermanence de notre existence réduit à néant nos efforts pour en garder les traces. Nous devenons, malgré nous, ces êtres mystérieux que les anthropologues recherchent désespérément, croyant conjurer le sort de l'homo sapiens en trouvant des clés, une logique que les faits démolissent consciencieusement.

On ne peut plus se procurer des exemplaires de ce livre que j'avais intitulé « Comme un ange », mon éditeur ayant fait faillite. C'est la raison qui m'a poussée à faire une relecture de cet ouvrage dont il ne subsiste plus que quelques exemplaires disséminés dans les bibliothèques d'amis et de la famille. Cette relecture me plonge dans un double passé celui de mon enfance et celui de la femme de 50 ans qui a écrit ce petit livre. Pour écrire et présenter aux éditeurs

« Comme un ange », il m'avait fallu mobiliser tout mon courage. Témoigner de cette enfance et de cette adolescence particulière n'était pas si simple.

J'ai conscience que le livre que j'écris aujourd'hui m'échappera un jour. Ceux qui me liront en feront autre chose, de la même façon que celui qui regarde un tableau en forme une vision qui n'est pas celle du peintre.

Ecrire est la pire des choses, c'est la pire impudeur, c'est la pire violence. Il n'y a pas d'innocence, il n'y a pas de vérité, ni de sincérité, il n'y a qu'un chemin ardu vers une apparence, une illusion. Je suis toujours cette petite qui en appelle à son ange, à son double, je suis toujours cette adolescente dégingandée qui déambule, droite comme un i, frêle comme un roseau. Je m'épuise toujours et encore dans une lutte avec ma conscience. Images d'un après-midi d'hiver, dans une cuisine modeste, auprès d'une mère qui a donné ce qu'elle a pu d'elle-même, alors que le monde autour bruissait encore d'une guerre pas si lointaine et de souffrances inouïes.

1

La poire

Le premier chapitre de ces évocations porte le nom d'un fruit d'automne, sucré, au goût subtil, capable d'éveiller les sens et d'activer la mémoire, la poire. Le souvenir sensoriel pourrait déclencher une reconstitution, un présent qui, comme devant le juge d'instruction, replace, objet par objet, parole après parole, couleur après couleur, chaque élément du tableau, créant une scène qui n'est cependant ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre.

« La buée plaque sur les vitres les voilages blancs tandis que les petits rideaux en vichy bleu restent bien raides, amidonnés, autour des fenêtres à larges rebords. Des bandes de tissu assorti ornent les étagères qui surplombent le réchaud à gaz, ainsi que les placards sous l'évier. La table solide, en chêne clair, s'appuie contre le mur ; la chaudière à charbon sent le suif et s'essouffle sur le froid précoce de cet automne de 1953. L'enfant, dans sa chaise haute, tente d'ôter les barrettes dorées qui retiennent le désordre de ses cheveux blonds. Les yeux en amande, verts, avec des paillettes dorées, rêvent encore, elle a la bouche entrouverte, lèvres fines qui dessinent un cœur. Le teint pâle, les joues pleines, on a envie d'en caresser le velours. La mère coud, jambes croisées deux fois, nez droit et visage sévère, toute en tension et repliement. Elle jette un regard au bébé puis reprend son ouvrage. La radio diffuse le concert du dimanche après-midi dans l'appartement, les murs humides du rez-de-chaussée s'imbibent du flot classique, il fait bon tout de même dans la cuisine, près de la chaudière. Elle est seule, comme souvent, avec la petite, pas d'homme à l'horizon, le mari est loin, à l'étranger, les fils aînés en pension, chez des amis, pour le plus jeune, peut-être, elle ne sait, le devrait-elle ? C'est un homme maintenant, après tout. La mère, par moment, quand la petite dans sa chaise haute commence à s'agiter, éteint la radio et, se tournant vers l'enfant, fredonne l'air qu'elles viennent d'écouter. La petite est ravie, applaudit, s'agite, gigote et manque de tomber. La mère s'irrite vite, la petite le sait bien déjà, que sa mère est fragile, mais c'est comme ça, pas d'autre modèle, les mamans ça s'énerve, ça peut passer de la plus grande douceur à la colère. La petite a une conscience exceptionnelle de l'instant, elle a tout enregistré. C'est cette mémoire qui fera tout, plus tard. Le concert se poursuit, c'est devenu effrayant pour l'enfant. Les percussions et les cuivres frappent son imagination, des images inquiétantes peuplent son ennui.

Elle parle déjà et raconte les génies, Grêle et Géno, sortis de son imagination, qui se disputent, la poursuite haletante, le gros qui l'emporte sur le petit. Elle n'a pas encore deux ans. La mère nerveuse la fait taire. C'est l'heure du goûter. La mère prépare une poire qu'elle écrase et saupoudre de sucre. Lorsqu'elle approche la soucoupe, le frère arrive, se moque de la grosse pleine de soupe, juste une plaisanterie, mais le ton du garçon fait pleurer la petite qui ne veut plus manger. La mère gronde, exaspérée. Cette femme sent peser sur ses épaules de quarante-sept ans le poids des années et la lourde responsabilité de ce bébé étrange. Comment saurait-elle, cette mère perdue et déprimée, qu'elle porte dans ses bras le destin d'une famille, le médium de ses propres souffrances, de son abandon, de son chagrin. L'enfant est triste, inconsolable. Elle est l'écorchée vive, la mère abandonnée, la mère blessée. »

À ces souvenirs j'avais ajouté la voix d'un ange. Aujourd'hui, bien entendu, cet ange s'est tu, ai-je perdu la faculté de l'entendre, suis-je devenue sourde ou insensible, ferait-il donc à jamais partie de cette petite fille disparue dans la nuit des temps ?

Pourtant c'était réconfortant ce qu'il disait cet ange, j'aimerais bien aujourd'hui qu'on me dise encore ces choses tendres et vraies que nul amant n'aurait été capable de prononcer.

« L'ange la voudrait plus à lui, il l'appelle parfois et elle le prend pour un génie malfaisant. Elle est si frêle encore, il la voudrait forte, mais il voit bien le destin qui est le sien et les épreuves qui l'attendent. Il ne peut qu'être là, à portée de conscience, pour qu'un jour elle le voit avec des yeux d'ange. Mais ce jour-là elle souffrira car il lui a offert un cadeau insoutenable, celui de la prescience de l'avenir et de la mémoire perpétuelle. Elle sait, se dit l'ange, elle sait l'avenir qui lui est préparé, que le chagrin de sa mère est inconsolable, et qu'il faudra bien y aller de sa propre souffrance pour tenter d'en diminuer un peu l'intensité. Il la voit mère à son tour, devant des enfants aux grands yeux purs.

Elle donnera plus d'amour qu'elle n'en a jamais reçu, pour expier, pour refaire ce qui a été défait, pour que le temps soit renversé. Il la voit auprès d'une vieille femme pleurant son impuissance et elle affirmant un amour immense, qu'elle a construit de toute pièce, exprès pour elle, la mère, pour qu'elle devienne l'éternelle, celle qui aime et qui console, la mère rêvée. »

Au fond ça se joue à rien ! La psychologie humaine est un rouage extrêmement complexe, un courant d'air peut gripper la machine. Car dans ce souvenir de toute petite enfance, rien de majeur, juste un bébé à la sensibilité un peu plus exacerbée que son âge ne le laisserait supposer. Juste de toutes petites choses de la vie ordinaire. Pas de quoi fouetter un chat ! Pourquoi attacher tant d'importance à toutes ces subtilités ? Construisent-elles vraiment un être ? Aujourd'hui devant mon clavier, tracassée par d'autres soucis, frôlée par d'autres tragédies, fracassée sur des deuils difficilement surmontables, devant des virus pervers, des chaleurs inquiétantes, des misères injustes, devant la fureur du monde qui se déchaîne toujours, malgré les promesses, les plus jamais ça, les soubresauts de la vie, je me dis que c'était bien peu important, que cette enfance-là ne méritait peut-être pas ces efforts d'écriture.

Les années 1950, juste après la deuxième guerre mondiale, dans une France qui semble se relever. Mais quand on dit la France, on ne dit pas les gens, on ne dit pas la vie quotidienne, le confort très relatif des logements, les retours difficiles des soldats dont on ne savait pas qu'ils étaient traumatisés, ou dont on ne voulait pas savoir la détresse. Des familles brisées, des adolescents qui se sont construits avec la guerre, et tous ces bébés, le baby-boom, la génération qui fera 1968, inconscients des souffrances de leurs aînés, pourtant encore palpables. C'est ce monde-là que j'ai voulu décrire à travers les yeux d'un enfant disposant d'une sensibilité qui lui est propre, qui n'aurait pas été celle de ses frères, de ses cousines ou de ses amis. Quand je revois le hall d'entrée du mas de mes grands-parents, le sol aux dalles noires et blanches, un peu déformées, l'odeur des tomates dans le cageot, odeur piquante et irrésistible, le châle mauve de ma grand-mère accroché au porte-manteau, les escaliers qui montent doucement à l'étage, les marches irrégulières en tomettes rouges, les contremarches en bois, usées par les pas, ces images ont pour moi une réalité étrange et trompeuse. Est-ce vraiment ce porte-manteau-là, ce châle-là, ces tomettes-là, qui n'existent plus aujourd'hui que dans mon imagination ? Suis-je sûre de n'avoir pas créé de toute pièce ces images qui me semblent pourtant si nettes ?

Vérité, mensonges, illusions, apparences ? Qui croire ? où est le vrai ? Les images passées se confondent avec ce que je vois présentement. Les lits sont toujours des lits, ayant une fonction de lit, dans une maison où la vie des hommes est ordonnée, mais le lit pourrait-il être autre chose que le lieu où l'on dort, où l'on s'aime, où l'on est ? Aujourd'hui n'est-il pas aussi le lieu où l'on